



Cahiers  
de recherches  
médiévales et  
humanistes

## Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies  
Recensions par année de publication | 2021

---

### Aurélien Robert, *Épicure aux enfers. Hérésie, athéisme et hédonisme au Moyen Âge*, 2021

Julien Véronèse

---



#### Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/crm/16670>

DOI: 10.4000/crm.16670

ISSN: 2273-0893

#### Publisher

Classiques Garnier

#### Electronic reference

Julien Véronèse, "Aurélien Robert, *Épicure aux enfers. Hérésie, athéisme et hédonisme au Moyen Âge*, 2021", *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [Online], Reviews, Online since 29 April 2021, connection on 16 July 2021. URL: <http://journals.openedition.org/crm/16670> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/crm.16670>

---

This text was automatically generated on 16 July 2021.

© Cahiers de recherches médiévales et humanistes

---

# Aurélien Robert, *Épicure aux enfers. Hérésie, athéisme et hédonisme au Moyen Âge*, 2021

Julien Véronèse

---

## REFERENCES

Aurélien Robert, *Épicure aux enfers. Hérésie, athéisme et hédonisme au Moyen Âge*, Paris, Fayard, 2021, 367 p.

ISBN : 978-2-213-71174-4

- 1 « Le retour d'Épicure à la Renaissance est un mythe » (p. 311). Tel est, en une formule de conclusion bien sentie, l'aboutissement de l'impressionnante démonstration qu'Aurélien Robert consacre sur le temps long, de l'Antiquité à la Renaissance, à la réception d'Épicure dans le monde latin occidental. La *doxa* veut en effet qu'après un Moyen Âge où le philosophe du Jardin aurait été unanimement rejeté – ce dont rendrait compte de manière emblématique la *Divine comédie* de Dante, où le maître est le seul philosophe antique à ne pas fréquenter les Limbes pour, au contraire, être cantonné en Enfer parmi les hérétiques –, il aurait brusquement ressurgi « sur la scène philosophique » (p. 12) après que Poggio Braccioloni (Le Pogge), a exhumé en 1417 un manuscrit du *De natura rerum* de Lucrèce, qui résumait la philosophie matérialiste épicurienne et aurait permis sa diffusion. Dans cet heureux hasard se trouverait l'un des germes de la Renaissance et plus largement de la modernité, en rupture avec les obscurs siècles médiévaux. En réalité, ce récit ne tient pas, tant Épicure et sa philosophie n'ont eu de cesse de susciter la curiosité des lettrés médiévaux. Sur des fondements anciens, la réception d'Épicure est certes multiple, complexe et à l'évidence ambivalente en contexte chrétien, mais elle n'est ni univoque, ni une invention de la Renaissance. Dans ce domaine du savoir comme dans d'autres, la continuité entre

Moyen Âge et Époque moderne est à réévaluer et dans le cas présent, le vide historiographique à combler (p. 15), tâche à laquelle l'auteur se livre avec brio.

- 2 Étudier la réception médiévale d'Épicure nécessite toutefois que l'on commence par appréhender précisément la part de l'héritage antique. Et en la matière, on peut dire que le Moyen Âge occidental hérite d'une tradition polémique contre l'épicurisme bien instituée (Partie I : L'épicurien hérétique), forgée par les apologistes chrétiens entre le II<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle, dans un contexte général de lutte contre les écoles philosophiques et le paganisme, voire, sans doute également, dans le cadre de concurrences locales qui opposaient communautés épicuriennes et communautés chrétiennes au sein de l'Empire romain, notamment dans ses provinces orientales. L'un des signes de cette compétition est du reste « que les premiers hérésiologues chrétiens [...] habitaient la même zone géographique que les épicuriens du II<sup>e</sup> siècle » (p. 62), autrement dit l'Asie Mineure, le Proche Orient et l'Égypte, et c'est là que les formes de l'association entre épicurisme et hérésie ont été pour l'essentiel élaborées, avant, sur fond de victoire du christianisme, que les caractéristiques de l'hérésie épicurienne ne soient définitivement fixées au V<sup>e</sup> siècle (p. 67). On en retrouve ainsi la substance dans les *Étymologies* d'Isidore de Séville (VII<sup>e</sup> s.), une référence incontournable pour les lettrés médiévaux : « Les épicuriens tirent leur nom d'Épicure, philosophe amateur de vanité, non de sagesse, et que les autres philosophes ont appelé le porc, comme s'il se roulait dans la fange de la chair, affirmant que le souverain bien réside dans la volupté du corps. Il a en outre affirmé que le monde n'est ni régi ni ordonné par la providence divine, mais assignait l'origine des choses aux atomes, c'est-à-dire à des corps solides et insécables, dont les rencontres fortuites ont fait et font naître toute chose. Ils ont aussi affirmé que Dieu ne fait rien, que tout est constitué de corps et que l'âme n'est rien d'autre qu'un corps. » (p. 69). L'hédonisme débridé et l'athéisme supposé d'Épicure et de ses disciples sont ainsi des lieux communs, quand la philosophie et la piété épicuriennes étaient en réalité fondées sur des principes bien différents, qui induisaient sur bien des plans une forte concurrence intellectuelle, religieuse et politique avec le christianisme émergent au sein du monde romain, d'où, en définitive, la vigueur de la polémique (p. 25-40). Pour autant, cette stratégie de dépréciation, renforcée à partir du XII<sup>e</sup> siècle dans le monde latin par une nouvelle étymologie allouée au nom même d'Épicure (p. 71-72) et par une exégèse identifiant différentes figures bibliques à des épigones du philosophe (p. 91), n'a pas été une spécificité chrétienne entre Antiquité et Moyen Âge (Partie II : Figures de papier : le philosophe, le poète et le quidam), puisqu'on peut également en suivre le développement dans les traditions juive et musulmane, dessinant ainsi, en dépit de variations, une forme de « consensus entre chrétiens, juifs et musulmans » (p. 124). L'épicurisme est une hérésie fantôme ou de papier au Moyen Âge, que l'on convoque parfois, à l'instar du manichéisme, pour mieux disqualifier un groupe de dissidents. C'est ainsi que procède par exemple le moine bourguignon Raoul Glaber dans ses *Histoires* lorsqu'il décrit la (modeste) flambée d'hérésie qui frappe Orléans en 1022 (p. 128). Mais les hérétiques en question apparaissent moins comme des épicuriens précisément identifiés sur le plan philosophique, que comme des invocateurs de démons placés sous la coupe du diable apparu parmi eux en forme de bête sauvage, et qui se livrent à des orgies nocturnes préfigurant à bien des égards l'imaginaire du sabbat des sorciers et des sorcières élaboré par les démonologues (bien souvent des inquisiteurs dominicains) de la fin du Moyen Âge et de l'époque moderne. On peut du reste se demander dans quelle mesure la figure de l'épicurien hérétique, de longue date établie dans la tradition chrétienne,

n'a pas nourri, au moins de manière implicite et en s'agrégeant à d'autres, celle du sorcier hérétique au XV<sup>e</sup> siècle. Et cette question se pose d'autant plus que la pastorale médiévale (Partie III : Le moment pastoral), notamment lorsque la prédication aux laïcs s'intensifie très fortement à partir du XIII<sup>e</sup> siècle sous l'influence des ordres mendiants, va faire d'Épicure et de ses erreurs menant à la vie licencieuse si ce n'est un « principe de toutes les hérésies » (p. 168), du moins une menace susceptible de séduire aisément les fidèles et de les détourner de la voie exigeante définie par l'Église pour mener au salut (voir par exemple les sermons en langue vernaculaire du dominicain Jourdain de Pise à Florence au début du XIV<sup>e</sup> s., p. 163-164). Quoi qu'il en soit, voilà qui permet de mieux comprendre la place peu enviable que Dante réserve au philosophe du Jardin dans l'*Au-delà*. Il n'y a pas jusqu'à la poésie qui n'œuvrent, à la même période, à vulgariser la figure de l'épicurien voué aux plaisirs de ce monde, pour qui la sensualité et le plaisir incarnent le bonheur ultime.

- 3 Ce discours au long cours sur l'hérésie d'Épicure et des épicuriens ne doit toutefois pas cacher des points de vue plus nuancés, voire « une réhabilitation de la figure historique d'Épicure » (p. 184) dans des cercles érudits, fondée sur un travail philologique initiés dès le XII<sup>e</sup> siècle (Partie IV : Sauver Épicure) et dont rend compte Jean Gerson au début du XV<sup>e</sup> dans un de ses sermons où il oppose deux Épicure, l'un, le philosophe, qui affirme que le bonheur de l'homme est « un plaisir ou une paix tranquille de l'âme » (Gerson renvoie alors aux *Lettres* de Sénèque), l'autre, le « porc », qui, à l'instar d'autres philosophes et de Mahomet, a « plongé le bonheur humain dans les plaisirs corporels » (p. 183). Et c'est l'étude approfondie de cette tradition savante, occultée par le poids écrasant de la polémique et de la pastorale analysées précédemment, qui remet à sa juste place la « découverte » du Pogge et l'importance qu'on lui accorde traditionnellement dans l'historiographie. L'un de ses points d'origine se trouve chez Pierre Abélard qui, dans son *Dialogue d'un philosophe avec un juif et un chrétien* (c. 1130), fait dire au Philosophe, en se fondant sur les *Lettres à Lucilius* de Sénèque, que le souverain bien qu'Épicure place dans le plaisir n'est pas « un goût déshonnête et honteux des amusements charnels [ainsi que beaucoup, mal informés, le pensent], mais une certaine tranquillité intérieure de l'âme », autrement dit l'ataraxie chère au maître du Jardin, qui pouvait trouver sa traduction dans l'idéal contemplatif chrétien ; par conséquent, la vertu et la sagesse du maître païen ne pouvaient que pousser les chrétiens, qui eux avaient bénéficié de la révélation, à se montrer d'autant plus exemplaires. Mais il faut aussi prendre en compte, dans une veine assez semblable, le portrait philosophique que le moine bénédictin Guillaume de Malmesbury brosse d'Épicure dans son *Polyhistor* en mobilisant les nombreux textes antiques qu'il a pris soin de collectionner (notamment Sénèque et Cicéron), ou ce qu'en dit à la génération suivante un autre grand connaisseur des Anciens, à savoir Jean de Salisbury, pour qui une lecture chrétienne d'Épicure est possible (p. 201-206). Il faut compter en outre avec la floraison du genre des *Vies des philosophes*, qui, à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, en se fondant sur les trois auteurs du siècle précédent, ne manque pas de consacrer une biographie au philosophe du Jardin, à l'instar du cistercien Hélinand de Froidmont, dont le portrait plutôt favorable qu'il livre dans son *Chronicon*, où il montre en substance que l'éthique épicurienne n'est pas incompatible avec la spiritualité chrétienne, va très largement servir de modèles aux auteurs ultérieurs. Paradoxalement, c'est au seuil de la Renaissance que les points de vue apparaissent plus contrastés, par exemple chez Pétrarque (p. 225-228). Un « âge d'or » des *Vies d'Épicure* se dessine par conséquent entre le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle (p. 230), qui vient tempérer un peu plus la « découverte »

humaniste du XV<sup>e</sup> siècle. Enfin, Épicure ressurgit également au XIII<sup>e</sup> siècle dans d'autres contextes, en particulier universitaires : d'une part, dans les débats philosophiques associés à la diffusion de l'aristotélisme latin – l'*Éthique à Nicomaque* accorde notamment une grande importance au plaisir ; d'autre part, dans les discussions des médecins autour de la question du plaisir sexuel (Partie V : Le retour du plaisir). Dans le premier cas, l'auteur s'intéresse en particulier au commentaire d'Albert de Grand (p. 253-259), quand dans le second, il recourt entre autres aux médecins-philosophes italiens de la période scolastique, parmi lesquels Pietro d'Abano (p. 285-288), qui critique, comme ses confrères, la doctrine ascétique du philosophe. On mesure dès lors à quel point, à différents niveaux, le « retour » d'Épicure dans le cadre de la Renaissance humaniste était préparé, ce qu'illustre pour finir l'analyse de la défense du philosophe à laquelle se consacre Cosimo Raimondi dans l'une de ses lettres (c. 1429) (p. 304-309), « qui [...] n'ajoute rien de nouveau, du point de vue du contenu philosophique, par rapport à ce qu'on pouvait trouver au Moyen Âge » (p. 309). Aussi, au terme de l'enquête, « force est de constater que l'arrivée de Lucrèce [en 1417] et des lettres d'Épicure transmises par Diogène Laërce [via la traduction réalisée par Ambrogio Traversari en 1433] n'a pas fondamentalement transformé l'approche de la philosophie épicurienne » (p. 314).

- 4 Le livre d'Aurélien Robert, par l'ampleur de sa perspective chronologique, par la multitude de sources antiques et médiévales qu'il mobilise, par les détours qu'il ne manque de faire dans les cultures juive et musulmane pour mieux éclairer le discours chrétien, par l'analyse serrée qu'il consacre à des textes clefs qui viennent nourrir avec précision et nuance la démonstration, ne peut que susciter l'admiration. Il laisse du reste, une fois qu'on le referme, une puissante impression sur le lecteur, celle d'avoir un peu mieux compris la culture équivoque et toute en nuances du Moyen Âge, loin des images d'Épinal. Mêlant intimement histoire et philosophie, il a aussi cette vertu de rendre accessible, par la clarté du style et la multitude de transitions et de conclusions provisoires, le contenu proprement philosophique et une érudition qui n'est jamais gratuite. À l'évidence, il fait déjà date.